

**Colloque André-Hubert Fournet
Eglise Sainte Radegonde, 30 Novembre 2002**

HOMELIE

Que faisons-nous des saints ? A quoi nous servent-ils ?

Bien sûr nous les honorons. Mais trop souvent, les aromates présentés servent d'encensement et d'embaumement. Ils sont morts et, d'un mort, les survivants font ce qu'ils veulent. Un mort repose entre les mains des survivants et ne peut résister à leurs désirs, à leurs passions ni à leurs intérêts.

L'histoire des saints nous appartient et nous la faisons servir, en les honorant, à honorer aussi notre propre orientation. Ce qu'on appelle rapidement une conversion se borne souvent à prolonger ce que nous désirons devenir nous mêmes. Plus nous tendons par des exercices d'ascèse ou de piété à réaliser cet idéal, plus nous ne faisons que conforter notre idéal du moi. Comme si le saint n'était que notre propre miroir, enjolivé, agrandi, amélioré, chargé de conforter une ambition personnelle.

Cette fausse conversion, car elle est fausse, à laquelle on se laisse prendre parfois, à cause de ses excès, continue les pratiques que Paul fustige dans l'épître aux Colossiens (2, 18). Il en dit qu'il s'agit là de choses humaines, trop humaines et qui passeront. Ces exercices ne traduisent en réalité que nous-mêmes et le comble de l'humilité coïncide avec le comble de l'affirmation de soi.

Dans toute conversion authentique, dans toute découverte de la foi réelle, les progrès ne se font pas uniquement par un élan intérieur ; il survient toujours une marque, une blessure, une présence extérieure qui bousculent l'existence et l'obligent non pas à continuer le chemin décidé, mais à s'en remettre à l'imprévu de Dieu.

C'est le livre pour Augustin : "*Prends et lis*"... et Augustin croyait pourtant avoir beaucoup lu et savoir davantage.

C'est le pauvre aux portes d'Amiens qui contraint le catéchumène Martin à se défaire de la moitié de son manteau.

C'est, plus près de nous, car ces présences sont souvent blessées, douloureuses et humbles, Camille Claudel, la soeur de l'écrivain, dont le désarroi aussi conduira vers la foi.

Et dans la vie d'André-Hubert Fournet, vous le savez, c'est la rencontre de ce pauvre, devant la porte de sa salle à manger. Celui-ci ose lui dire en face que, dans ses progrès de vertu de bon prêtre, d'appartenance à un corps social respecté, digne, reconnu, il tient à son rang humain. Par conséquent, ce prêtre se coupe du visage que le Christ a pris parmi nous. Cette rencontre bouleverse la vie d'André-Hubert.

Se convertir, ne consiste pas seulement à continuer sur le chemin moral de la vertu. C'est laisser Dieu nous surprendre et nous retourner par l'intérieur et devenir ce que nous n'aurions jamais pensé à devenir nous-mêmes.

Ce premier trait de la conversion, fondamental dans la foi chrétienne -on se convertit toujours à un autre que soi- marque profondément un des traits essentiels du saint curé de Maillé. Il avait commencé une carrière ecclésiastique pour faire partie de ce clergé bénéficiaire, assuré d'une place dans la société. N'était-ce pas le premier Ordre du Royaume, reconnaissable par sa science, sa stabilité, sa vertu, et le respect qu'on lui devait ?

Ce clergé est chargé de conduire un troupeau. Il est intéressant, après les expériences malheureuses des "führer" et autres "duce", de savoir que le mot "guide" n'est pas dans l'Évangile... Alors qu'un guide se tient à l'extérieur, l'épître de saint Pierre décrit le prêtre comme un formateur interne à son troupeau. Les brebis ne suivent pas n'importe quel berger, seulement Celui qui livre sa vie pour elles.

Voilà que le proscrit en Espagne, clandestin chez nous, manifeste une double audace. Il donne à des paysans, encore en majorité illettrés, la traduction française des prières de la messe afin qu'ils les disent en même temps que lui. Il confie à des laïcs, à des femmes, la responsabilité de communautés qui, manifestement, manquaient de prêtres.

Il ne geint pas, il ne pleure pas, il crée !

Mais il faut remarquer ce qui constitue le point important de son innovation. Le désir d'une Bible en langue populaire remonte aux premières années de la Renaissance. Si le latin était resté vivant dans la liturgie, c'est essentiellement par anti-protestantisme, puis pour ne pas paraître janséniste.

Justement le jansénisme, dès le milieu du XVIIIe siècle, promeut des liturgies en langue populaire et un Concile janséniste, tenu dans les dernières années du siècle à Pistoie en Italie, demande expressément que l'Église parle la langue ordinaire. Au nom de la Pentecôte, l'avance pastorale, restait cependant marquée d'opprobre ; elle n'était pas fidèle à la foi.

Elle avait sombré théologiquement dans l'erreur janséniste et, au nom d'une erreur doctrinale, on condamne une pratique pastorale.

La question rebondit ensuite, après le départ des prêtres en exil, sous la Révolution. Des Frères de St François de Salles les premiers, et dans des lieux aussi imprévus que Versailles, célèbrent des liturgies en français, présidées par des laïcs. Le malheur de ces innovations est d'apparaître, pendant la Restauration, comme une preuve de la débilité de la Révolution française. André-Hubert Fournet choisit comme innovation pastorale ce que la culture ecclésiastique officielle, n'avait cessé de condamner. Il ose choisir ailleurs que dans une tradition restauratrice, ce qui représente pour lui une condition de survie des communautés chrétiennes dont il a la charge. Il s'adresse à leur aptitude intellectuelle à comprendre les prières qui ne sont point réservées aux seuls prêtres ; les progrès de l'alphabétisation permettent à un nombre important de paysans d'y accéder.

Il cherche donc dans des traditions - ô combien condamnées !- ce qui fera pour lui l'adaptation indispensable de l'Eglise au temps qu'il connaît. Quelle audace!

- D'autres voies s'offraient à lui, beaucoup plus reconnues, beaucoup plus sereines, beaucoup plus admises : bien des ecclésiastiques, poussés en cela par le pouvoir, cherchaient, dans la restauration du passé, l'assurance d'un présent sans se rendre compte du décalage criant dont les conséquences seront dramatiques pour l'avenir de notre Eglise au long du XXe siècle. Décalage des gens d'Eglise avec la société qui les entoure ; incompréhension des techniques et des sciences qui conduit à la crise moderniste où les hommes d'Eglise ne pourront pas saisir le rapport de la foi et de la science. Incompréhension de la montée de la démocratie. Il faudra, beaucoup plus tard, que le Pape Léon XIII engage Mgr. Lavignerie, archevêque d'Alger, à dire que la démocratie est quand même un régime compatible avec l'Evangile.

Ces lentes adaptations de la foi à une société commencent par le refus mortifère de la Restauration qui est une illusion. Car on ne peut jamais écrire l'Histoire à l'envers.

- Mais une autre tentation, le Génie du Christianisme, triomphe au moment où André-Hubert redevient curé chez nous... Cette larmoyante apologétique sentimentale d'un christianisme inexistant, se pâme devant un coucher de soleil sur des lacs scandinaves. Elle s'exalte en émoi qu'éprouve une âme juvénile. Elle confond l'impression d'un sentiment avec la foi.

Le Romantisme commençait à faire des ravages. Il a commencé dans l'allégresse, comme tous les mouvements qui confondent la foi et l'émotion. il a commencé dans la jubilation, dans la jeunesse étonnante des aubes brouillardées qui se termine, comme toujours, par un dolorisme pénible où le jansénisme moral pense trouver sa justification. Il y a là aussi une leçon pour nous : à partir sans intelligence de la foi, sans objectivité de ce que nous croyons, au nom de sentiments religieux, nous risquons de tomber inévitablement dans un fondamentalisme étroit et intellectuellement indigent.

Ces deux dangers ont envenimé l'Eglise dans le premier tiers du XIXe siècle. Un prêtre de chez nous est passé à travers parce, qu'il part non pas de ce qui plaît à quelques coeurs émus, de ce qui favorise l'ascension d'une classe sociale qui avait perdu ses privilèges une nuit du 4 Août. D'abord, il pense son action à partir des besoins pastoraux de son peuple.

Car la Restauration, comme le sentiment, aveuglent sur les réels besoins des hommes et des femmes ; ils les condamnent ou les idéalisent, ils s'en méfient ou s'en écartent en confondant leurs visées avec des réactions immédiates qu'ils épousent. Rien de tout cela chez André-Hubert, mais il aime son peuple. Parce qu'il l'aime, il le connaît ; parce qu'il l'aime, il se donne et parce qu'il l'aime il lui fait confiance.

Justement cette confiance qui marque son travail comme curé et fondateur des Filles de la Croix, d'où lui vient-elle ?

Là encore, essayons de pénétrer dans ce qui est à mon avis, le point central de sa vie spirituelle.

Il a été évoqué, avec beaucoup de pertinence, comment Bérulle parle du néant de l'homme face à la grandeur de Dieu. Mais chez Bérulle et chez Vincent de Paul, cette grandeur se manifeste dans l'anéantissement du Fils, c'est-à-dire que l'humilité du Christ montre aux hommes à quel point Il est complètement jeté dans l'amour de son Père. Parce que le Christ est habité d'un Amour auquel il se donne infiniment, Il est capable, dans son Incarnation, de se donner aux petits et aux blessés, jusqu'au dernier des hommes. L'anéantissement du Christ est le lieu de la gloire. L'humilité du Christ est l'endroit de la grandeur de Dieu parce qu'elle présente l'endroit de la splendeur d'un Amour partagé.

Cette alliance de la grandeur et de l'humilité, dans le même acte d'un amour offert, André-Hubert la découvre dans l'Eucharistie. Il a été, à juste titre, évoqué combien il se livrait à l'Eucharistie, passant des heures en contemplation, au point de faire l'admiration de son entourage. Mais que contient sa contemplation ? Que cherche-t-elle en adorant ainsi ? Pour une part c'est son secret, le secret de sa relation avec le Christ. Cependant on peut avancer un peu et progresser, dans ce qui a fait, comme le Christ attiré en Croix, l'attrance de saint André-Hubert envers l'Eucharistie.

- On peut isoler l'Eucharistie, on peut promouvoir des formes eucharistiques teintées de dolorisme, où la présence du Christ sert de miroir au sentiment religieux du coeur de l'homme : moi et Lui,... et l'adoration eucharistique (en elle-même acte admirable), tend à se replier sur un face-à-face qui isole le croyant avec son Dieu et le coupe du reste de l'humanité.

- On peut utiliser l'Eucharistie, Corps du Christ, en ignorant l'Eglise qui est aussi le Corps du Christ. L'Eucharistie n'a de sens que pour bâtir et construire le corps réel premier et fondamental que nous sommes.

Dans l'eucharistie, André-Hubert contemple essentiellement le rapport entre l'Eucharistie et la Trinité. Car l'Eucharistie trouve sa signification profonde dans le rapport du Fils à son Père, dans cette intime unité qui, hors des limites du corps humain, jette le Christ vers son Père. Cette oblation, en faisant craquer les limites terrestres, livre Jésus à l'amour du Père. Elle le conduit librement à se donner au Père. Comment se donner sinon en se renonçant, comment se renoncer sinon en donnant sa vie ?

Parce que l'Eucharistie est liée à la Trinité, elle devient alors offrande et ouverture. Elle configure progressivement à l'amour du Père qui envoie son Fils en ce monde. Loin de servir de refuge, elle refuse une manière de prier qui retirerait des autres. Elle introduit dans l'échange. La plus intime adoration nous rend nous-mêmes, à l'image du Christ, relationnels, reliés aux autres, livrés aux autres, donnés aux autres.

A la suite de saint Jean Chrysostome, cette magnifique phrase que Bossuet reprend, nous pouvons dire que "*L'Eucharistie ne sera jamais achevée, tant que nous ne serons pas devenus, nous-mêmes, Eucharistie*".

Tel est bien le message d'André-Hubert. Devenir soi-même Eucharistie, donner sa vie comme Lui l'a fait. Concrètement cette transformation signifie que parti pour donner sa vie dans l'Ordre établi du Clergé du Royaume de France, saint André-Hubert apprend à se donner aux pauvres de son ministère, que les pauvres sont devenus ses maîtres, comme disait Vincent de Paul, ceux qui l'appelaient. A eux, il se laisse donner par le Christ.

Il cultive une vision eucharistique de la pauvreté, une vision qui ne peut s'accorder à un paternalisme, mais qui relève nécessairement du domaine de l'échange et de la réciprocité ; en cela, la piété eucharistique d'André-Hubert fonde son action pastorale et son sens de l'Eglise.

Le sens de l'Eglise ! Le prêtre a connu la Royauté, la Révolution, la Terreur, le Directoire, le Consulat, l'Empire, les Cent jours, la Restauration. Comment en ces temps bouleversés, rester fidèle à l'Eglise ?

En une dizaine d'années, il a refusé un serment que le Roi avait accepté, et que l'empereur d'Autriche avait réussi à imposer au Pape, et il a signé un serment que Napoléon avait aussi imposé au Pape. Comment s'y retrouver ? N'ayant pas de source d'information, n'ayant pas de moyens de discussion, c'est devant sa conscience qu'il se trouve. Le critère pour lui est net : Situé entre un prêtre assermenté et un autre qui devient un curé de la Petite Eglise et se prend plus tard pour le pape, le curé de Maillé entre dans la fidélité. Il suit l'essentiel de ce qui est proclamé -, très concrètement le Pape refuse le premier serment, donc il ne le signe pas. Rome accepte le second, André-Hubert le signe. Mais quelle révolution à l'intérieur d'une personne !

Il est facile pour nous, deux siècles après, d'épiloguer sur les bouleversements, mais quand on doit les vivre, quand on est dans l'incertitude, il n'y a qu'une issue : s'en remettre à l'humble obéissance. L'usage qu'il fait est simple et instructif Il en réfère à son Evêque.

On ne peut pas opposer un saint à un autre ! La pastorale du Curé d'Ars édifie une pastorale qui fait venir vers l'Eglise. Elle met en premier la pénitence et les sacrifices. Le mouvement est de savoir qui vient à l'Eglise, comment accepter le prêtre, tandis que la pastorale d'André-Hubert prend le mouvement inverse. C'est l'Eglise qui s'en va vers les hommes et c'est elle qui doit se faire accepter. Le modèle de ce prêtre poitevin est d'une brûlante actualité. L'heure n'est plus de s'interroger sur qui vient ou ne vient pas à l'église. L'heure est de savoir vers qui nous allons, quels pauvres nous délaissons, quels analphabètes de Dieu nous entourent et quelle liberté nous accordons.

Il nous convoque, ce saint curé de Maillé à l'audace de sortir de chez nous. Il nous enjoint de nous faire accepter par les autres.

Trois mots résumant notre réflexion d'aujourd'hui

- Le premier, c'est **l'itinérance**.

Prêtres nous le sommes à la manière des apôtres. La liturgie le dit au jour de l'ordination d'un prêtre et le rappelle au jour de son décès. Nous ne pouvons pas nous contenter d'être des curés résidants. L'Evangile passe par les pieds, qu'on soit prêtre, religieuse ou laïc. Dans nos communautés locales, si bien administrées qu'elles soient la grande question demande de savoir qui nous allons trouver, qui nous allons appeler, de qui nous allons nous rendre frères. La parabole du bon samaritain est aussi une parabole apostolique. Comme André-Hubert, à cheval et à pied, dans ses grosses galoches, parcourait les lieues à l'Est du diocèse, nous avons aujourd'hui, à reprendre notre bâton de pèlerin. Quand l'évêque prêche, sa crosse à la main, ce n'est pas pour s'appuyer sur elle à cause de son grand âge, le geste montre qu'on ne peut annoncer l'Evangile qu'en partant et en marchant !

- Le deuxième mot, c'est **le partage de vie:**

André-Hubert l'a voulu pour les religieuses. Partage de vie probablement plus difficile aujourd'hui qu'hier. Autrefois, il existait des dizaines d'analphabètes, aujourd'hui ils se rencontrent un par un. La misère, dans notre temps, se cache, elle est émiettée, enfermée, isolée. Ce n'est pas simplement un canton, un arrondissement, c'est, dans tout notre diocèse, qu'il existe des gens qui peinent à vivre, une misère secrète, qu'on ne peut pas rejoindre simplement en créant un ordre religieux qui s'établirait en des quartiers impossibles... c'est un par un qu'il faut rejoindre ces gens qui se perdent, pour qui la vie n'a plus de sens, devenir des frères et des soeurs de tous ces gens pour qui la vie est trop lourde et qui s'enivrent d'alcool ou de drogue pour oublier. Elle est là la misère. Seule une humble proximité trouve les chemins de la présence fraternelle. Quand André-Hubert a voulu que ses Filles partagent le travail des femmes de la campagne, il les voulait incarnées dans la vie ordinaire, partageant la condition de femmes qu'elles rencontraient. Nous n'avons pas d'autre solution que de reprendre auprès des pauvres cet humble compagnonnage, de leur réapprendre les gestes premiers d'humanité, dans un monde hyper-technicisé et qui se croit délié de toutes ces détresses.

- Le troisième mot : **audace :**

Audace d'inventer. On dit trop vite, parce qu'on parle trop vite, il n'y a pas de vocations parce qu'il n'y a plus de modèles. Vous croyez qu'il y avait des modèles au temps de saint André-Hubert ? Vous croyez qu'il restait un modèle du prêtre diocésain qu'il n'y avait plus qu'à appliquer ? qu'il y avait un modèle de la religieuse idéale ? C'est justement parce qu'il n'y a pas de modèle que nous devons créer. C'est face à ce monde ironique et indifférent, comme celui qu'André-Hubert a connu après la Terreur, monde immoral, satirique et ricanant. Il se trouvait face à l'ironie et à la profonde indifférence, comme nous!

C'est alors qu'oser veut dire "il faut créer". Et nous ne créerons jamais tout seuls.

- Quel sera aujourd'hui le pauvre frappant à nos portes, aux portes de nos institutions et de nos communautés, pour nous faire pressentir comment créer le chemin pour le rejoindre ?

- Comment entendrons-nous la voix des incroyants, des indifférents, de ceux qui sont blessés par la vie, car c'est eux qui nous donnerons le meilleur et le plus court chemin pour les rejoindre ?

L'audace apostolique d'André-Hubert est décisive pour nous aujourd'hui une Eglise à créer neuve, une Eglise proche des hommes, partageant leur vie, leurs espoirs et leurs larmes, une Eglise de l'itinérance, livrée eucharistiquement au seul désir qui vaille: celui d'aimer!

Albert Rouet
Evêque de Poitiers

5/12/02.